

**L'Amérique insolite de François Reichenbach**  
(1960 – 86'20)

**Remarque :** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

<p><b>commentaire – version finale</b> (collationné à partir du film)</p>	<p><b>1<sup>er</sup> commentaire de Chris Marker</b> <i>Commentaires</i>, Paris: Le Seuil, 1961, p. 86-121 <i>Commentaires 1</i>, Paris: Le Seuil, 1961, p. 80-113</p>
<p>[commentaire original : 1<sup>ère</sup> partie A] [lettre manuscrite filmée] « Le film de Reichenbach prouve que, malgré le robotisme, la tendance à la dépersonnalisation, la menace du pluriel victorieux du singulier, l'invasion des casernes et de la symétrie synonyme de mort, il existe partout des surprises, des excès, des désordres merveilleux... ... une désobéissance instinctive aux règles, désobéissance qui nous sauve de la platitude et conserve au monde l'étrange beauté dissymétrique du visage humain. » Jean Cocteau</p> <p>[générique]</p> <p>[carton] J'ai parcouru l'Amérique pendant 18 mois en quête de quotidien et d'insolite. Nous avons pu, ma caméra et moi, entrer partout, même dans les prisons. Rien de ce que vous allez voir n'a été truqué ou reconstitué. J'ai seulement voulu montrer l'Amérique avec ses règles sévères et son indulgence ; ses habitudes laborieuses, sa bonne foi, son goût éternel de la jeunesse et de la liberté sans lequel un film de ce genre n'aurait pu être tourné.</p>	

**Voix off (homme 1)**

San Francisco, le 30 août au soir.

Nous entrons en Amérique par la porte d'Or, le Golden Gate Bridge.

On a dit de ce pont *qu'il traverse le vide avec l'audace exquise d'un fil de la Vierge*. Le fil de la Vierge est solide. Il est aussi praticable. Un millier de voitures s'y déplacent à vitesse égale et ordonnée. Nous roulons. Ce pont n'est qu'un point de départ que nous nous sommes donnés, un peu au hasard, peut-être simplement parce qu'il est grand, à la mesure du grand pays sur lequel il débouche.

D'ici, partent toutes les routes vers toutes les Amériques possibles. Et toutes sont possibles. Celle qui produit, celle qui pense, celle qui inquiète ou celle qui tente. C'est l'instant du choix et de la décision : continuer à louvoyer à la surface du monde américain dans un paysage si beau soit-il, qui n'est que distraction, ou bien fermer les yeux, renoncer au décor – aux idées toutes faites – se laisser glisser dans les profondeurs du grand corps de l'Amérique et là, seulement alors, rouvrir les yeux et attendre que les hommes se montrent...

C'est alors que nous avons dépassé, dans la pénombre, des hommes, des chevaux, des charrettes, une étrange caravane qui venait de l'Ouest... et semblait surgir des rêves de notre enfance. Lorsque l'aube s'est levée, ils étaient là. Ils emplissaient l'horizon.

D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qui sont-ils ? Ce sont de simples habitants de la ville de Houston. La plupart d'entre eux travaillent dans les bureaux. Mais, une fois l'an, ils chaussent des bottes, louent des chevaux, empruntent des carrioles au Musée et s'en vont accomplir gravement une sorte de *pèlerinage sur l'ancienne route du sel*. Une nostalgie de l'aventure des temps héroïques les pousse :

San Francisco, le 30 août au soir.

Nous entrons en Amérique par la Porte d'Or, le Golden Gate Bridge dont Jean Cocteau a écrit *qu'il traverse le vide avec l'audace exquise d'un fil de la Vierge*. Nous tournons les premières images de ce film dont nous ne savons rien encore, sinon qu'il est à la fois le labyrinthe et le fil.

À travers les battements de paupière des essuie-glaces, à travers l'échancrure des guérets, nous nous sommes mis à guetter ce visage de l'Amérique. Un autre poète nous avait appris qu'un peuple, c'est un immense visage qui emplit l'horizon.

Pouvions-nous l'imaginer autrement que comme le visage d'un cow-boy, un immense cow-boy aux yeux justement « intrépides et purs », surgi du fond de l'Ouest de notre enfance ? Et comme les dieux nous aiment, nos premiers visages américains furent ceux des cavaliers de Houston, accomplissant leur *pèlerinage sur l'ancienne route du sel*.

*Pendant trois jours et trois nuits*, ces pèlerins vont jouer à être leurs ancêtres. Mais là où nous courons les costumiers pour nous déguiser en Gaulois ou en Sans-Culottes, il leur suffit d'emprunter le chapeau du grand-père. Dans ce pays, où l'on jette les voitures (et les livres) après usage, même le passé est tout neuf.

Ce qui s'est passé *avant* le passé, personne ne s'y intéresse. La conquête

pendant trois jours et trois nuits, ils vont revivre la vie exaltante des pionniers.

Les Indiens ont presque disparu des plaines, mais leur souvenir demeure vivant au fond de chaque Américain. Là, a commencé leur histoire, dans ces campements où des hommes de fer ont tenu contre le froid et la peur pour que leurs petits enfants puissent venir s'embrasser sans crainte dans une nuit sans piège.

### **Voix off (femme)**

En ce matin de mars, de très bonne heure, sur une plage déserte de Santa Monica, en Californie, deux modèles doivent suggérer les plaisirs de l'été, pour une photographie de publicité. Ils ne se connaissent pas. Une agence les a réunis par hasard.

Mais tout à coup, un accord secret les trouble. Conscience professionnelle ? Ou se prennent-ils à leur propre jeu ?

Sur la pochette d'un disque, ils seront unis pour toujours.

[commentaire original : fin de la 1<sup>ère</sup> partie A]

[commentaire original : 1<sup>ère</sup> partie B]

### **Voix off (homme 2)**

Glorifier une certaine idée du bonheur, c'est le premier principe de la publicité américaine. C'est pour cela que tant de travail se dépense.

Les photographes sont les peintres du dimanche de l'Amérique moderne : cigarettes, matériel de camping, pâte dentifrice, voitures sont là comme les donateurs dans les tableaux primitifs.

Un autre principe de la publicité : recréer la vie par le mouvement.

du territoire opposait aux Indiens des Européens fraîchement débarqués. Les Indiens y ont perdu la vie, et les Européens la mémoire. L'Histoire américaine commence à l'Ouest, dans ces campements où des hommes de fer ont tenu contre le froid, la peur et les Indiens pour que leurs petits-enfants puissent venir s'embrasser sans crainte dans une nuit sans piège. Heureuse Amérique où tout est arrivé hier. Les Croisades, c'est hier. La Guerre de Troie, le Vase de Soissons, la Dépêche d'Ems, c'est hier. La Création du Monde, c'est tous les jours...

Amants, heureux amants... Nous vous avons rencontrés sur la plage de Santa Monica, près de Hollywood. Vous étiez la beauté. Vous étiez l'innocence. Vous étiez aussi la photographie, vous étiez la réclame – et grâce à vous, nous comprenions que photographie et réclame sont des miroirs sur lesquels l'Amérique a la prudence, pour ne pas se voir vieillir, de peindre d'elle-même une image éternelle. Heureux amants, vous êtes devenus la première page d'un magazine. Vous êtes l'innocence. Vous êtes la jeunesse. Peut-être, pour celui qui vous retrouvera dans cinquante ans, aurez-vous pris la grâce un peu désuète que nous trouvons aux baigneurs 1900, puisque les corps ont aussi leurs modes et leurs styles. Mais vous serez la jeunesse. Vous serez l'amour. Et vous aurez tant de fois représenté l'amour qu'il n'importe guère de savoir, heureux amants, si vous vous êtes aimés.

Si l'Art représente nos rêves, la publicité de l'Amérique est plus proche de l'Art que sa peinture. Il serait naïf de croire que c'est seulement pour nous faire choisir une marque de cigarettes ou de voitures que tant de travail se dépense. En fait, cigarettes et voitures sont là comme le donateur dans les tableaux anciens. L'objet du tableau, l'objet de la publicité, c'est toujours de glorifier une certaine idée du bonheur.

Au millième de seconde, le photographe va prendre l'image qui va illustrer la couverture d'un calendrier destiné au G.I.'s.

C'est dans ces studios que l'Amérique créée. Les images de ces grandes filles peintes comme des pharaonnes, dressées comme des chevaux, fixeront, pour les femmes du monde entier, le canon universel de la beauté... et de l'année !

Ce skieur aussi est un modèle.

Nous sommes à Cypress Garden, le paradis des photographes amateurs.

Il leur importe peu d'être 150 sur le même sujet, lequel est d'ailleurs reproduit sur d'excellentes cartes postales à deux pas d'ici. Pour un prix modéré, on peut aussi photographier les plus belles filles du monde ou préférer cueillir à sa façon l'orchidée interdite.

Dans chaque Américain, il y a un photographe. Et dans chaque photographe, il y a toujours un touriste. Si vous le rencontrez, ne vous étonnez pas de les voir courir le monde sans le regarder. Leur kodak est leur mémoire. Une fois de retour, dans leur fauteuil, l'album sur les genoux, ils se détendront, ils se mettront à aimer le monde, ils commenceront à voyager.

### **Voix off (femme)**

Mais lorsqu'ils voyagent dans leur propre pays, voient-ils la même Amérique que nous ? Voient-ils ces paysages gelés ? Ces inventions insolites qui nous donnent parfois le sentiment de visiter une autre planète ? Sentent-ils cette nature encore sauvage ? Ont-ils, comme nous, l'impression que ces décors trop bien plantés, ces horizons trop vastes attendent encore quelque chose, le débarquement des Martiens ou le retour des Pionniers ?

C'est ici que l'Amérique crée. Ses peintres, ses sculpteurs, fussent-ils abstraits, sont toujours des portraitistes : l'art européen pose pour eux. Mais c'est dans les images de ces grandes filles peintes comme les pharaonnes, dressées comme des chevaux, droites comme des voiliers, que les artistes des siècles futurs chercheront nos Tanagras et nos Corès.

Est-ce donc pas amour de l'art que tant d'Américains sont photographes ? C'est aussi pas économie. C'est une façon de placer leur vie au plus haut intérêt possible : 1/100<sup>e</sup> de seconde contre l'éternité. Peu importe alors si nous sommes 150 sur le même sujet, lequel est reproduit en excellente cartes postales à deux pas d'ici. Permettre à tout le monde de prendre la même photo, c'est peut-être une définition de la démocratie. Et d'ailleurs pour 150 pécheurs, il y a toujours un juste qui les sauve.

Mais la vraie raison, c'est que les Américains se méfient du monde. Aucun pays n'est tout à fait vrai, aucun moment n'est tout à fait vécu tant que l'image n'en est pas fixée. Et pour beaucoup d'Américains, la réalité n'est que l'antichambre de la photographie. Ne vous étonnez donc pas de les voir courir le monde sans le regarder, se servant de leur Kodak comme d'un Colt pour couvrir leur retraite. Une fois de retour, dans leur fauteuil, en face d'un album ou d'un appareil stéréoscopique, ils se détendront, ils se mettront à aimer le monde, ils commenceront à voyager.

Ils voyagent pourtant, et dans leur propre pays, et dans leur propre histoire. Mais du fond de leur gentillesse facile, du haut de leurs piloris inoffensifs, voient-ils la même Amérique que nous ? Voient-ils ces paysages gelés, ces inventions insolites qui nous donnent parfois le sentiment de visiter une autre planète ? Sentent-ils cette nature encore sauvage, tour à tour inquiétante et rassurante ? Ont-ils comme nous l'impression que ces décors trop bien plantés, ces horizons trop vastes

**Voix off (homme 2)**

Moitié machines, moitié insectes, avec cette façon qu'ont les machines de flotter sur la terre et cette façon qu'ont les insectes de réfléchir avec leurs mandibules, les pionniers sont revenus.

La plaine n'est pas la campagne. C'est un immense désert qui s'est laissé apprivoiser par ces mécaniciens, par ces ingénieurs de la terre. L'Amérique à 9 millions d'agriculteurs, mais pas un paysan.

**Voix off (femme)**

Tendre Mississipi des bateaux à musique, Walt Disney l'a recréée à l'échelle des enfants, dans son royaume de Disney Land.

25'000 personnes par jour visitent cet univers peuplé d'automates. Ici, les Indiens ne scalpent pas. Le feu ne brûle pas. À la fois livre d'histoire, farce, kermesse et zoo, c'est la réduction du monde et l'univers des contes de fées, où les faux hippopotames effraient les vrais enfants.

Et le soir, si le bateau rentre sagement au port, c'est qu'il est guidé par des rails.

**Voix off (homme 2)**

L'Amérique a comme cela mille petits mondes artificiels. Ainsi, près de Los Angeles, Ghost Town est un musée consacré aux temps héroïques du Far West. Le billet de chemin de fer vous a donné droit à une attaque de bandits masqués et à l'attaque d'un wagon poste. Les figurants, importés d'Hollywood, jouent consciencieusement leur rôle

attendent quelque chose, le débarquement des Martiens, ou le retour des Pionniers ?

Moitié machines, moitié insectes, avec cette façon qu'ont les machines de flotter sur la terre, et cette façon qu'ont les insectes de réfléchir avec leurs mandibules, les Pionniers sont revenus. La Plaine n'est pas la campagne, c'est un désert apprivoisé. Elle donne du blé comme on donne la patte. À son indifférence répond l'indifférence de ces mécaniciens, de ces ingénieurs de la terre qui font que l'Amérique a 9 millions d'agriculteurs, mais pas un paysan.

C'est que la nature a toujours été l'ennemie qu'il fallait vaincre. On lui en garde un peu rancune. Sur une boîte de crème, sur un paquet de bonbons, l'Américain exige la garantie « parfum artificiel ». Il était normal qu'au Dieu créateur de la nature s'ajoutât un Dieu créateur de l'artifice. Il est venu. Il s'appelle Walt Disney. Et son royaume est venu. Il s'appelle Disney Land. Ici, les vrais Indiens, qui ne scalpent pas, le vrai feu, qui ne brûle pas, le vrai monde rassemblé dans un parc, un jardin d'Éden gardé par les hippopotames, symboles de la pureté – dont les fruits ont le goût délicieux du refus de comprendre, comme un second péché originel qui efface le premier.

L'Amérique a comme cela mille petits mondes artificiels, où l'Univers et l'Histoire bénéficient des mêmes retouches subtiles que les arrangeurs de Hollywood réservent à Chopin ou à Borodine.

Ainsi Ghost Town, la ville fantôme, près de Los Angeles. Officiellement, c'est un musée. Les bandits masqués, le petit train tiré par un samovar à roulettes sont là pour aider à la connaissance des temps héroïques de l'Ouest. En fait, c'est encore une plongée de l'autre côté du miroir. Si les musées sont des lieux de passions secrètes et de

et animent cette ville fantôme. [On s'y promène dans un rêve de voiture, à travers un rêve de ville. On y respire un rêve d'aventure et on s'y assied à côté d'un rêve d'adultère.](#)

Ici, tout est reconstitué. Mais cette dame est d'époque. C'est la dernière survivante de la Guerre de Sécession. Elle a 104 ans.

Les *Old Fiddlers*, vieux violonistes, sont venus retrouver, eux aussi, cette ambiance du passé et deviennent, sans le savoir, les personnages les plus vrais de ce musée. [Les visages réels finissent par ressembler à ceux des dessins animés. Les dessinateurs n'ont plus rien à inventer. Voulez-vous la véritable grand-mère américaine, gardienne de la Bible et de la tarte aux pommes ? La voici. Walt Disney n'a plus qu'à la signer.](#)

[commentaire original : fin de la 1<sup>ère</sup> partie B]

[commentaire original : 2<sup>ème</sup> partie A]

### **Voix off (homme 1)**

Nous sommes dans une cellule. Cet homme [a commis deux meurtres. Il est condamné à cent ans de prison.](#)

[Chaque dimanche d'octobre, dans la prison de Huntsville, au Texas, a lieu le Rodéo des condamnés.](#)

Les invités arrivent : ce sont des détenus de toutes les prisons des villes voisines. Ils sont tous vêtus du blanc réglementaire, fait d'un coton qu'ils ont tissé eux-mêmes. Nous avons obtenu d'assister à cette étrange cérémonie où les plus dangereux criminels se sont laissés fouiller sous nos yeux.

Le stade est situé dans l'enceinte même de la prison. Il contient 25'000 spectateurs. On vient de très loin pour assister à ce Rodéo

nostalgies brûlantes, si les visiteurs du Louvre s'y précipitent dans l'espoir de baiser la main de la Vénus de Milo, d'embrasser la Victoire de Samothrace sur la bouche, alors Ghost Town est un musée. On y joue avec le sérieux des vrais enfants. On y rêve avec l'application des vrais dormeurs. [On s'y promène dans un rêve de voiture à travers un rêve de ville, on y respire un rêve d'aventure, et l'on s'y assied à côté d'un rêve d'adultère.](#)

Ghost Town est si l'on veut un carnaval permanent, une espèce de Musée Grévin en mouvement. L'intéressant, c'est que les visiteurs y deviennent personnages. Comme si la nature à la longue secrétait son propre maquillage, [les visages réels finissent par ressembler à ceux des dessins animés, des \*comic strips\*. Les dessinateurs n'ont plus rien à inventer. Voulez-vous la véritable grand-mère américaine, gardienne de la Bible et de la tarte aux pommes ? La voici. Walt Disney n'a plus qu'à la signer.](#)

Mais le clown, lorsqu'il [a commis deux meurtres](#) et qu'il est condamné [à cent ans de prison](#), le clown, même le dimanche, jour du rodéo des prisonniers, le clown a besoin d'un peu de maquillage...

[Chaque dimanche d'octobre, à la prison de Huntsville, dans le Texas, a lieu le rodéo des prisonniers.](#) Un petit nombre y prend part. Les autres, spectateurs, sont répartis après la fouille, suivant leur âge et leur couleur. Les habitants de la région paient 5 dollars pour assister à ce concours, réputé « assez dur ».

On connaît la règle du rodéo, qui repose sur deux contacts difficiles à maintenir : celui de l'homme sur la bête, celui du chapeau sur l'homme. Le plus souvent la bête gagne, quelquefois l'homme, et plus rarement le chapeau.

Le chapeau et la bête gagnent l'honneur. Pour l'homme, [il n'y a sans doute pas de concours au monde dont l'enjeu soit aussi](#) considérable, à

réputé assez dur. Les spectateurs les plus fanatiques sont les soldats de l'École militaire.

Et les jeux commencent. Il n'y a sans doute pas d'épreuve au monde dont l'enjeu soit aussi élevé : le prix est une remise de peine aux plus téméraires. Comme le torero tue sa propre mort, le prisonnier chevauche sa propre liberté.

Après deux heures de spectacle, chacun regagne sa prison. Sous le col est inscrit le numéro matricule qui permet de les recenser. Dernier bienfait accordé par Huntsville : à chaque prisonnier, un hot dog dans la main droite et, dans la main gauche, un hamburger.

De l'argent des entrées, une partie ira dans la caisse de secours des prisonniers, l'autre sera consacré à la construction de leurs églises. Ainsi, pourvus dans l'immédiat, dans l'avenir et dans l'éternité, les prisonniers regagnent leurs cellules.

Chacun emporte de cette journée un curieux souvenir.

Le premier prix du rodéo a gagné un an de réduction de peine ; le second prix, une semaine de liberté auprès de sa femme. Qu'a-t-il gagné, lui ? Le souvenir d'avoir été le clown d'un jour.

Huntsville, prison implacable, mais prison sans crasse, sans barreaux rouillés. Une prison sans mépris où l'on veut châtier sans avilir. Petite Amérique derrière les grilles où l'on peut confier son argent à la banque, où l'on peut acheter au *drug store*.

La vie continue avec son éternel besoin de produire. Pour l'univers des prisonniers : ces filatures. Pour l'univers de la liberté : des plaques de voitures.

Ici, l'espoir n'est jamais tout à fait perdu.

[commentaire original : fin de la 2<sup>ème</sup> partie A]

[commentaire original : 2<sup>ème</sup> parti B]

part la roulette russe : il gagne sa liberté. Un mois, six mois, un an de remise de peine attendent les vainqueurs. On peut rire : il y a pourtant quelque chose à retenir, de cette notion héritée de la Grande Époque de l'Ouest – que la liberté est à qui sait la prendre. Ici, le prisonnier à cheval sur une monture déchaînée qu'il cherche à mener le plus loin possible mime son évasion. Il chevauche sa propre liberté de la même façon que le torero tue sa propre mort.

Après deux heures de spectacle, c'est le retour à la prison.

Dans la main droite, un Hot-Dog. Dans la main gauche, un Hamburger.

De l'argent des entrées, une partie ira à la caisse de secours des prisonniers, l'autre partie au budget de construction des églises. Ainsi pourvus dans l'immédiat, dans l'avenir et dans l'éternité, les prisonniers regagnent leurs cellules. Un prisonnier ingénieux fait commerce de boulets en plastique vendus à la sortie du stade. C'est une prison modèle. Le premier prix du rodéo a gagné un an de réduction de peine. Le second prix, une semaine auprès de sa femme. Le clown n'a rien gagné, sinon de retrouver son vrai visage.

Les clowns ne sont pas les seuls à se maquiller, le dimanche. Il arrive que la nourriture se farde, se frise, ravive ses couleurs, gonfle ses appâts en vue d'on en sait quel rendez-vous avec le jeune homme qui l'espère

<p><b>Voix off (femme)</b>          Cette glace énorme que l'on a décorée comme une mariée, c'est le premier rendez-vous d'amour du petit garçon américain.</p> <p>La pizza centrifuge, elle aussi, a son cérémonial : elle danse en l'air le ballet de la séduction.</p> <p>Non loin de là, Tom, Dick et Harry fêtent leur majorité commune. À eux trois, ils ont 21 ans.          [chanson de Michel Legrand, en français (cf. 1<sup>er</sup> commentaire ci-contre)]</p> <p>La petite soeur n'est pas contente. Elle est privée de dessert.</p> <p><b>Voix off (homme 1)</b>          Il arrive que le repas devienne <b>une fête ou</b> une compétition. Les premiers qui, sans l'aide de leurs mains, auront fini la tarte aux myrtilles, participeront au concours de pastèques.</p> <p>Chaque week-end ensoleillé est l'occasion d'un barbecue géant.</p>	<p>le coeur battant.          Ainsi magnifiée, la glace n'est plus une simple gourmandise. C'est une fête, c'est un rite, c'est la version enfantine de la luxure, dont elle emprunte les couleurs. Elle prend place parmi les grandes conquêtes gastronomiques américaines, à côté de la gelée verte, du fromage transparent, de la banane à la mayonnaise étendue sur une feuille de salade et de la pizza centrifuge.</p> <p>Non loin de là, Tom, Dick et Harry fêtent leur majorité commune : ils ont 21 ans à eux trois.</p> <p><i>Ils étaient trois tout-petits zenfants          Qui mangeaient plus que des zéléphants,          Tant d'appétit déclaré si tôt          Ça fait thonneur aux Zoxidentaux.</i></p> <p><i>Ces trois jumeaux zau regard futé          Ont pour destin la Publicité :          À l'espérance on est tincité          Quand on les voit siffler leur goûter.</i></p> <p><i>Ça vous paraît un drôle métier ?          En Amérik c'est fort bien payé.          Sachez que dans c'pays zétranger          On gagn' son pain à forc' de l'manger !</i></p> <p>Ainsi, qu'il soit seul, triple ou en groupe, l'Américain idéalise la nourriture. Le repas devient <b>une fête ou</b> un sport. Le banquet, une communion. C'est le symbole d'une société harmonieuse, de goûts simples et de tendance communautaire. Devant cette uniformité d'appétits, de bons esprits s'interrogent : que devient l'individu ? L'individu se conditionne. Qu'est-ce que le conditionnement ? C'est</p>
--	---



Entre Noël et le jour de l'an... 53'125'000 dindes et 10 fois autant de poulets sont ainsi dirigés... vers leurs consommateurs. Mais pourtant, parfois... un miracle !

### **Voix off (homme 2)**

Regardez bien *cette poule*. Elle est unique. Elle est la publicité d'un éleveur. Il l'a dressée. *Elle joue aux quilles. L'intérêt du jeu, c'est que le grain n'arrive dans la mangeoire que si toutes les quilles sont levées.*

Lorsqu'elle manque son coup, elle sait qu'il est inutile d'aller chercher le grain. Les quilles d'abord.

La poule sauvée par la publicité n'atteindra plus jamais la proie qu'à travers l'ombre.

C'est ce qu'on appelle le « réflexe conditionné ».

[commentaire original : fin de la 2<sup>ème</sup> partie B]

[commentaire original : 3<sup>ème</sup> partie A]

### **Voix off (homme 2)**

Cette accorte personne, est-elle la quille ? Est-elle le grain ? Nous n'en déciderons pas. Elle est en tout cas un bon exemple de conditionnement. Son rôle est de faire la publicité pour une fabrique d'appareils de sauvetage. On compte sur le subconscient du client pour ranger la dame parmi le matériel en question et s'attendre vaguement à la voir arriver sur son brancard en cas d'incendie. D'où la confiance. D'où, peut-être aussi, quelques vocations d'incendiaires. Mais il est bon de préciser que la dame a un mari et qu'il est catcheur. Ici, la publicité est plus solennelle. Pourtant, il ne s'agit que du lancement d'une salle de gymnastique dont cet athlète doré est le professeur.

Et, comme toujours, les majorettes sont de la fête.

Les majorettes sont une institution nationale. Pas un défilé publicitaire, pas une campagne électorale, pas une manifestation sans

très simple.

Prenez *cette poule*. Elle joue aux quilles. Rien de plus normal. *L'intérêt du jeu, c'est que le grain n'arrive dans la mangeoire que si toutes les quilles sont levées.*

Lorsqu'elle manque son coup, elle sait qu'il est inutile d'aller chercher le grain. Les quilles d'abord.

Qu'on étende l'expérience, et voilà : « *Le déjeuner, pour les poules, consiste d'abord à renverser neuf quilles...* »

Et la poule, victime de la publicité, n'atteindra plus jamais la proie qu'à travers l'ombre.

L'ombre est quelquefois fort substantielle. Cette accorte personne est-elle la quille, est-elle le grain, nous n'en déciderons pas. Elle est en tout cas un bon exemple de conditionnement. Son rôle est de faire la publicité pour un journal corporatif de sapeurs-pompiers. Le but de l'opération est d'inspirer confiance. « Notre matériel de sauvetage est le meilleur de la ville ». On compte sur le subconscient du lecteur pour ranger la dame parmi le matériel en question et s'attendre vaguement à la voir arriver sur son brancard en cas d'incendie. D'où la confiance. D'où, peut-être, quelques vocations d'incendiaires. Le journal aurait dû préciser que la dame a un mari et qu'il est catcheur.

Ici, le trajet de la publicité est plus direct : il s'agit d'une salle de gymnastique. Mais dans le même cortège, majorettes, fanfares et militaires savants ne font pas le détail : ils font, en bloc, la publicité de l'Amérique.

les voir apparaître. Leur rôle est de provoquer l'enthousiasme des foules !

Si, dans chaque Américaine, il y a une majorette, dans chaque Américain, il y a un musicien. Chaque université, chaque école, chaque association sportive a son orchestre qui défile en uniforme avec une précision toute militaire.

Ici s'unissent deux sports que nous avons tendance à maintenir séparés : le jeu de football et l'insurrection.

Les *cheer-leaders* sont là pour diriger les acclamations de la foule. Chacun de leurs gestes a une signification précise et encourage le public à encourager les joueurs.

#### **Voix off (homme 2)**

Le même enthousiasme les anime, qu'il s'agisse de défendre les couleurs du collège ou les couleurs de l'Amérique.

Sur le porte-avion Rengers, au large d'Hawaï, le soleil nous a laissés seuls avec ces hommes de l'avenir, ivres d'espace et de science-fiction. Ces hommes jeunes, qu'un dur entraînement accoutume à vaincre la peur en jouant avec la mort, retrouvent avec simplicité les joies modestes de la vie quotidienne.

#### **Voix off (femme)**

À la Croix-Rouge de New York, les mêmes hommes suivent des cours gratuits qui préparent les futurs pères à leurs tâches futures. Ne vous méprenez pas sur leur sérieux apparent, ils s'amusent autant que vous de se trouver dans cette situation cocasse. Les Américains ne

Ici s'unissent deux sports que nous avons tendance à maintenir séparés : le jeu de football et l'insurrection.

Par ces opérations magiques, l'Américain capte toutes les forces vitales de son pays et s'élève jusqu'au surhomme.

Et voici sans doute le point le plus haut de cette publicité pour soi-même, par laquelle l'homme américain s'identifie à l'homme de l'avenir, à l'homme de l'espace. Même si les fusées ne partent pas toujours très bien dans le cosmos, les esprits les y ont devancées et c'est l'essentiel. Tout au plus peut-on craindre que cet homme de l'avenir, lorsque sa vie d'homme le rappelle au présent, ne perde pied...

À la Croix-Rouge de New York, comme dans tous les hôpitaux du pays, des cours gratuits préparent les futurs pères à leurs tâches. Les pères, qui en sortiront avec un diplôme de pères, s'y donnent avec application et bonne humeur. Avec le sentiment, aussi, de toucher là, eux, les

manquent aucune occasion d'aller à l'école. À tout âge, il est temps d'apprendre. C'est le meilleur moyen de ne pas vieillir. Après trois semaines de cours, ils obtiendront un diplôme de père. Eux, les techniciens, les hommes de l'espace s'appliquent consciencieusement à apprendre le maniement des bébés. Avec bonne humeur – avec peut-être aussi le sentiment de toucher là à des réalités que nul progrès ne permet d'esquiver – car, selon la [parole avisée du Dr. von Braun](#), ce serait [une erreur de croire qu'avec neuf femmes enceintes, on puisse obtenir un bébé en un seul mois](#).

### Voix off (homme 2)

Tout est prêt maintenant pour recevoir un de ces bébés qui, selon les statistiques, apparaissent en Amérique à la cadence de un toutes les 11 secondes. La preuve : comptons ensemble. 11 – 10 – 9 – 8 – 7 – 6 – 5 – 4 – 3 – 2 – 1 – 0 ... Un Américain vient de naître. Sur l'écran du poste de télévision de l'hôpital, il apparaît à son père [comme une nouvelle fraîche...](#) la plus fraîche du monde.

Nous sommes à l'hôpital pilote de Hialeah, en Floride. À peine venu au monde, on va le classer selon son poids, sa taille, le placer à l'abri de toute contagion dans une de ces couveuses, où il va mûrir comme un melon jusqu'à ce qu'il ait le poids réglementaire.

Les [nouveaux-nés passent rapidement de l'état tout provisoire où la télévision les regarde au stade, définitif celui-là, où ils regardent la télévision...](#) qui prévoit d'ailleurs des programmes spéciaux pour bébés.

[commentaire original : fin de la 3<sup>ème</sup> partie A]

[commentaire original : 3<sup>ème</sup> partie B]

- institutrice (en français) : Quel est le nom du fleuve qui passe à Paris ? C'est la...
- les enfants :
- institutrice : La Seine. C'est la Seine... Nommez les

techniciens, eux, hommes de l'espace, à des réalités que nulle technique ne permet d'esquiver. Car, selon la forte [parole du Dr von Braun](#), à propos du temps nécessaire aux essais astronautiques, c'est [une erreur de croire qu'avec neuf femmes enceintes, on peut obtenir un bébé en un seul mois](#).

Pour ce père privilégié, dans un hôpital de Floride, son fils est apparu à la télévision [comme une nouvelle fraîche](#), la plus fraîche du monde... Ne croyez pas que tous les bébés américains naissent devant la télévision, bien que certains programmes puissent faire croire qu'ils y vivent. Mais si quelques [nouveaux-nés passent par cet état tout provisoire où la télévision les regarde](#), la plupart arrivent très vite [au stade, définitif celui-là, où ils regardent la télévision](#).

couleurs, s'il vous plaît !

- les enfants : Jaune, orange, violet, marron, gris...

**Voix off (femme)**

Ainsi commence l'âge d'or de la vie américaine : l'enfance. Dès qu'il sait marcher, l'enfant américain passe avec les petits voisins le plus clair de son temps. On lui laisse une indépendance totale pour qu'il ne devienne pas un « *cry baby* », en français : une « poule mouillée », obsession de tous les parents américains.

**Voix off (homme 2)**

Savez-vous que les premiers concours de hula hoop... ont eu lieu sous l'aile paternelle de la police ? Depuis quelques temps, les parents s'inquiétaient : toute une génération d'enfants, immobilisés devant les postes de télévision, était menacée d'ankylose. Le seul effort qu'ils avaient à faire était de choisir entre un western et un dessin animé. Et voici qu'apparaissait un moyen de les ramener au grand air. La police prit l'affaire en mains et se mit à distribuer cerceaux et microsillons avec largesse. Les enfants suivirent le mouvement. La race était sauvée !

**Voix off (homme 1)**

L'Âge d'Or, c'est le seul moment où le merveilleux se présente sous son vrai nom.

**Voix off (femme)**

C'est aussi le seul moment où il suffit de croire aux miracles pour qu'ils arrivent. Ou pigeon vole... Cheval vole... Ange vole... Homme vole...

Alors commence l'Âge d'Or de la vie américaine : l'enfance, qui a tous les droits, à qui l'on passe toutes les plaies du corps pour éviter ces redoutables bosses de l'âme : les complexes. L'enfance qui est un terrain vague entre deux palais, qui éduque ses parents et lance ses modes : ils ont joué aux Martiens, leurs pères vont dans la lune – aux sorcières, ils ont eu McCarthy – ils ont adopté le hula hoop, et le monde entier s'est mis à se trémousser pour maintenir à sa place une ceinture trop large.

Savez-vous que les premiers concours de hula hoop ont eu lieu sous l'aile tiède de la police ? Depuis l'Âge de la télévision, les Pouvoirs publics s'inquiétaient : toute une génération d'enfants américains était menacée par l'ankylose. Et voici qu'apparaissait un moyen de les ramener au grand air. La Police prit l'affaire en mains et se mit à distribuer cerceaux et microsillons avec largesse, comme si c'étaient des contraventions. Les enfants suivirent le mouvement. La race était sauvée !

**Voix off (homme 2)**

Après l'Âge d'Or, l'Âge du Nickel. L'enfant, quelle que soit la position de ses parents, doit gagner lui-même les quelques dollars de son argent de poche. À la sortie de l'école, il distribue les quotidiens du soir. C'est un spectacle familial que l'on retrouve chaque jour, à la même heure, le long des avenues de toutes les villes de province. Les journaux sont lancés avec adresse. D'autres enfants les reçoivent, impatients de connaître les dernières nouvelles. Non pas celles de ces personnages imaginaires qu'on appelle Ike, de Gaulle ou Khrouchtchev, mais celles des vraies héros de ce monde : Pogo, Superman, Dick Tracy ou la petite orpheline Annie.

**Voix off (homme 2)**

Dans le monde des enfants, l'évènement national est la course des petites autos, disputée, chaque année, à Akron, dans l'Ohio. La journée commence, bien entendu, par l'inévitable défilé des fanfares et des majorettes. Puis arrive le moment que des milliers d'enfants attendent impatiemment depuis des mois... la course commence. Des jeunes garçons, de 8 à 14 ans, ont construit eux-mêmes ces petites voitures à partir de matériaux identiques : planches, roues et clous qu'une société de pneus leur a distribués. Des concours préliminaires ont sélectionné deux garçons dans chaque état. Les premiers recevront une bourse d'études et la promesse, lorsqu'il auront vingt ans, d'un poste d'ingénieur dans une des usines de pneumatiques qui organise l'épreuve.

**Voix off (femme)**

Et voici les vacances ! Comme dans tous les pays du monde, les gosses aiment à courir après ce qui est défendu. Mais, ici, ils ne

Mais tout de suite après l'Âge d'Or vient l'Âge du Nickel. Celui où l'enfant américain doit apprendre que la vie se gagne – ici, en distribuant les journaux à tout le quartier, ailleurs, en gardant les bébés ou en ramassant les chutes de papier dans les imprimeries.

La distribution des journaux est un grand moment dans la journée américaine. Les enfants sont généralement les premiers à se jeter dessus pour avoir des nouvelles – non point de ces personnages imaginaires qui se nomment de Gaulle ou Khrouchtchev, mais des vrais héros de ce monde : Pogo, Superman, Dick Tracy ou la petite orpheline Annie, préférée des chiens.

Nous avons vu une année de liberté et une nuit d'amour dépendre d'un rodéo – voici l'orientation professionnelle d'une vie soumise au gouvernement d'une boîte à savons. À Akron, Ohio, des courses de petites voitures en bois conduites par des enfants de 8 à 14 ans décident de l'octroi des bourses d'études. Ce qui n'est pas aussi arbitraire qu'on pourrait croire, puisque ces voitures sont construites par les enfants eux-mêmes en partant de matériaux absolument identiques en nature et en poids. Les vainqueurs seront plus tard ingénieurs et la maison leur offrira une vraie voiture.

Ainsi se vérifie la parole de la Bible, tout au moins dans la seule version admise par la sagesse américaine, celle où l'on élargie la Porte étroite et où l'on met une baffe sur la joue droite : les premiers seront les premiers.

Cette orientation professionnelle à toute vitesse et en ligne droite nous a tellement frappés que lorsque nous voyons des enfants courir après un train, parce que nous sommes à Santa Monica, nous nous demandons en vue de quelle compétition, de quel derby des juges de paix, de quel marathon des pharmaciens ils s'entraînent. C'est que toutes les voix,

seront pas punis. Les parents passent aux enfants toutes les plaies du corps pour éviter ces redoutables bosses de l'âme : les complexes. Celui qui court le plus vite, celui qui est le plus audacieux sera le plus admiré.

En attendant que la vraie vie commence, le cerveau prend des vacances et, comme les aveugles voient avec leurs mains, les jeunes Américaines pensent avec leur corps.

### Voix off (femme)

La plage de Santa Monica s'appelle Muscle Beach, en français : la plage du Muscle.

Il essaie de couvrir son ombre...

[commentaire original : fin de la 3<sup>ème</sup> partie B]

[commentaire original : 4<sup>ème</sup> partie A]

### Voix off (homme 2)

Les plages facilitent les transitions... De l'enfance à l'adolescence par exemple. Du monde robuste et désordonné des moins de 13 ans à ceux que l'on nomme les *teen agers*, 13 à 20 ans, chez qui les gestes de l'enfance, brusquement, changent de signe.

Par les chaudes après-midi d'été, il arrive que les corps souples des adolescents se cherchent et s'abandonnent...

On parle peu. Le langage articulé n'est pas le mode d'expression de ces garçons et de ces filles. Ils disposent d'un langage plus secret et plus païen qui leur est propre.

### Voix off (homme 2)

L'été fini, le collège rouvre ses portes, collègue gratuit où pauvres et

toutes les métaphores américaines nous enfoncent dans la tête cette obsession d'être le premier, d'arriver au sommet – en même temps d'ailleurs qu'une autre longueur d'ondes nous répète qu'il faut être égal à tout le monde, semblable à tout le monde... Ce qui finirait par créer un certain brouillage, si les corps n'avaient pas leur façon à eux d'absorber les chocs de l'esprit. Jusqu'à ce que la vraie lutte pour la vie commence, le cerveau prend des vacances. Et comme les aveugles lisent avec leurs mains, les jeunes Américains pensent avec leurs corps.

Nous baptisons nos plages Tahiti, Ecuador, Eldorado – la grande plage de Los Angeles s'appelle Muscle Beach, la plage du Muscle. Toute la différence entre Valéry et Hemingway.

Les plages facilitent les transitions, c'est prouvé. De l'enfance à l'adolescence, par exemple. Du monde robuste et un peu désordonné des moins de 13 ans à ceux que l'on nomme les *teen agers* (13 à 20 ans), chez qui les gestes de l'enfance, brusquement, changent de signe.

On s'attendrit devant les jeunes corps promis à la guerre. Pourquoi pas devant ceux qui sont promis à la vieillesse, au diplôme, à l'obésité, à la dépression nerveuse, au divorce – et dont le rock and roll est le chant du cygne ?

riches se rencontrent et où se fond, dans un même creuset, la démocratie américaine. Pour les garçons, il y a l'avenir et son vestibule d'examens.

**Voix off (femme)**

Pour les filles aussi, bien sûr, mais, en dehors des heures de cours, il est important de mettre d'autres atouts dans son jeu, dans ses jambes et dans son sourire. La camaraderie les a formées aux jeux garçonnières, à une réalité sportive qui va céder devant l'Amour. Et l'Amérique se couvre de filles en blanc qui prennent le départ de la course au bonheur.

**Voix off (homme 1)**

C'est à l'école des majorettes que les étudiantes font leurs premières gammes de séduction qui rappellent, à leur façon, [le vol nuptial des oiseaux et des insectes](#).

**Voix off (femme)**

C'est sur le gazon de l'université que, sans en avoir l'air, se prépare l'assaut définitif qui les conduira au mariage. De part et d'autre, on s'observe.

Les élues ne seront pas les plus fortes en thème, ni les plus coquettes, ni les plus malignes, mais celles qui ressembleront le plus à Miss America, qui, elle-même, ressemble à toutes les jeunes filles américaines.

**Voix off (homme 2)**

Pour être élue, Miss America doit avoir toutes les vertus de la jeune fille américaine. Elle doit aussi être une femme forte.

À l'école de judo, la stratégie défensive est le dernier échelon de cette éducation libérale. Stratégie défensive qui n'est peut-être d'ailleurs qu'une forme déguisée de stratégie offensive.

L'homme vivrait peut-être seulement de pain, de cocktails et de surboums. La femme pas. Quelque agrément qu'elle trouve aux jeux de l'adolescence, sa vie, très rapidement, s'oriente dans une direction précise. Et comme tout en Amérique commence par une course, la femme américaine prend le départ de la course au mari.

La course prend quelquefois des formes plus familières à d'autres espèces animales. C'est le [vol nuptial des oiseaux et des insectes](#) qui s'apprend dans les écoles de majorettes, où de jeunes personnes nées de l'accouplement un peu monstrueux d'un tambour-major avec la Joconde font leurs gammes de séduction.

Le mâle observe avec un calme un peu craintif les préparatifs de l'assaut. Il sait que, hors de sa vue, entre les trêves trompeuses du campus ou du rendez-vous nocturne, un subtil travail de sape se prépare pour le faire trébucher.

La maîtrise de ce faisceau de vertus ménagères et telluriques se résume dans le titre de Miss America – lequel ne désigne pas forcément la plus jolie, ni la plus voluptueuse, ni la plus forte en crêpes ou en thème, mais la plus – américaine.

La caricature de la séduction, nous la trouvons à [l'école de strip-tease de Los Angeles](#). Certes, les Américains n'ont pas inventé les femmes nues. Elles existaient avant eux. Mais ils sont les premiers qui aient songé à leur imposer une formation théorique. Ici, on apprend, avec une compétence apparemment infatigable, les règles, plus complexes qu'il ne paraît, de cette frustration solennelle. Les élèves apprennent à connaître la subtile ligne de démarcation entre les audaces tolérées et celles qui entraînent des sanctions. On est toujours à la merci d'un incident de frontière, d'un tracé incertain, d'un territoire contesté. Si l'on peut dire : [d'un no man's land](#). Car le strip-tease a son code. Ainsi, d'un état à l'autre, d'une ville à l'autre, les limites de l'impudeur reposent sur des convention différentes. [Qui vient suivre ces cours ? Des strip-teaseuses professionnelles ou amateurs, éprises de perfection, qui ont médité la parole de Luther selon laquelle il faut quelquefois, pour le vaincre, dérober ses armes au Malin.](#)

Déconcertante Amérique !

Il n'y a pas de pays au monde où l'institution du mariage soit plus respectée et pourtant il arrive de trouver, dans des parkings, une chapelle où l'on dispense, aux automobilistes pressés, une cérémonie à prix fixe. Moyennant un léger supplément, une demoiselle, figurant la famille, jette le riz porte-bonheur sur les jeunes mariés. Voyage de noces...

Déconcertante Amérique !

Ces camps de [tentes en ciment](#), ces motels qui prolifèrent le long des routes comme des champignons, ne permettent guère d'imaginer que l'Américain est traditionnellement attaché à l'intimité du foyer familial.

Qui se ressemble s'assemble. [La nation américaine produit assez de](#)

La stratégie offensive a ses cas extrêmes : [l'école des strip-tease de Los Angeles](#), par exemple, où l'on enseigne, avec une compétence apparemment infatigable, les règles, plus complexes qu'il ne paraît, de cette Frustration solennelle. Ainsi, d'un État à l'autre, d'une ville à l'autre, la pudeur et la censure reposent sur des conventions différentes. On est toujours à la merci d'un incident de frontière, d'un tracé incertain, d'une territoire contesté, je n'ose dire [d'un no man's land...](#) [Qui vient suivre ces cours ? Des strip-teaseuses professionnelles ou amateurs éprises de perfection](#), sans doute. Mais peut-être aussi de dignes épouses qui, pour s'attacher plus durablement la ferveur de leurs maris, [ont médité la parole de Luther selon laquelle il faut quelquefois, pour le vaincre, dérober ses armes au Malin.](#)

Enfin, dernier chaînon de cette éducation dialectique, la stratégie défensive. Au cours de judo féminin, les étudiantes apprennent à se défendre du viol et de l'indiscrétion. Le but étant toujours le même : amener l'homme au tapis et lui faire reconnaître sa capitulation par un geste – ou par un mot.

Il n'y a pas encore de distributeurs automatiques de mariages dans les gares, mais cela viendra. En attendant, pour un prix raisonnable, vous pouvez obtenir une cérémonie rapide qui inclut les services d'une demoiselle chargée, pleureuse à rebours, de jeter le riz sur les mariés avec tous les signes du ravissement.

Et la vie conjugale s'organise. Le voyage de noces peut vous conduire dans un motel de [tentes en ciment](#), où des perroquets vous exhortent à ne pas oublier votre clé.

Ensuite, commencera la vie quotidienne dans des maisons jumelles, les nuits quotidiennes dans des lits jumeaux, phénomène qui semble avoir une influence déterminante, encore que biologiquement inexplicable,



jumeaux pour que, chaque année, ils puissent tenir leur congrès à Huntington, afin de goûter le plaisir de se rassembler et de se ressembler et de se ressembler.

[commentaire original : fin de la 4<sup>ème</sup> partie A]

[commentaire original : 4<sup>ème</sup> partie B]

### **Voix off (homme 2)**

Maisons construites sur pilotis, rues faites de caillebotis, cette île surprenante est Fire Island, où les animaux semblent, eux aussi, tenir aujourd'hui leur congrès.

### **Voix off (homme 1)**

Nous voyons ici cohabiter les deux races fondamentales de la société américaine : la race chien, bienveillante, sociale, un peu excessive dans ses démonstrations, et la race chat, plus secrète, plus droite, plus noire et qui, dans son immobilité attentive, recèle bien d'autres réserves de mouvement et de violence.

Ces enfants de la violence, ces hommes-chats ont un idéal : échapper à la réalité quotidienne. Ce sont les gitans de l'Amérique. Ils traversent le pays en suivant la marche des saisons comme des oiseaux migrateurs. Cet univers de la moto a fabriqué ses héros, ses mythes. Le cuir, le chatterton, les bottes et la guitare sont à la fois leur emblème et leurs signes de ralliement.

### **Voix off (homme 1)**

Ailleurs, d'autres fanatiques se rassemblent le long des routes pour attendre le passage des *hots-rods* – en français : Pistons brûlants. Avec de vieux châssis achetés pour quelques dollars, des pièces de rebut, des moteurs dopés au maximum, des bricoleurs, amoureux de vitesse interdite et passionnés de mécanique, construisent ces bolides qui roulent à 250 km/h. Ces courses sont un tranquillisant pour ces jeunes garçons frustrés toute la semaine par l'obligation de ne pas

sur les mystères de l'enfantement. Mais les chiffres parlent : la nation américaine produit assez de jumeaux pour que chaque année, à Huntington, ils tiennent leurs congrès.

Dans un monde bien ordonné, les animaux participent à la hiérarchie humaine. Nous voyons même ici clairement coexister les deux races fondamentales de la société américaine : la race chien, bienveillante, sociable, un peu excessive dans ses démonstrations, et la race chat, plus secrète, plus droite, plus noire et qui, dans son immobilité attentive, recèle bien d'autres réserves de mouvement et de violence.

Les enfants de la violence, les hommes-chats, ne manquent pas d'ingéniosité dans l'organisation de leurs plaisirs. Ils ont inventé les *hot-rods*, des espèces de brancards roulants mus par un orgue, et qu'un starter sauteur fait partir comme des balles.

dépasser 90 km/h.

**Voix off (homme 2)**

« Je vais plus vite que le vent, plus vite que le sang dans mes veines, plus vite que la sève dans l'arbre, plus vite que les eaux du Mississippi... » disait James Dean.

**Voix off (homme 1)**

Chaque dimanche, l'Amérique résonne ainsi du bruit des jeux sur la violence et plus particulièrement la violence mécanique. Aux quatre coins du pays, des autos flambent, des motos s'envolent, des manèges tourbillonnent.

Limites subtiles entre le plaisir et le supplice. Ces roues de fer, en d'autres temps, auraient été des instruments de torture.

**Voix off (homme 2)**

Dans tous ces divertissements, l'accident reste accidentel. Il fallait bien imaginer l'accident délibéré, le ragtime des queues de poisson, la polka des catastrophes, le défi au diable, le jeu des *Hell-Drivers* – Conducteurs de l'enfer. Que notre orgueil national s'épanouisse : ces gars du Kansas, qui s'exhibent ici, s'intitulent « les Parisiens ».

Voici un des Parisiens en question. De foire en foire, il promène son numéro avec un égal succès. Comme si cette civilisation, basée sur le confort, prenait un plaisir enfantin à voir bafouer et démolir les symboles de ce confort.

Voilà ! La cérémonie est finie. Les enfants apprennent que les voitures meurent aussi.

**Voix off (femme)**

Chaque dimanche, l'Amérique résonne ainsi du bruit des jeux basés sur la violence, et plus particulièrement la violence mécanique. Aux quatre coins du pays, des autos flambent, des motos s'envolent, le craquement des os prend le relais de la friture traditionnelle. Les moins déterminés se soumettent passivement à la violence des machines. « En d'autres temps, ç'auraient été des supplices » (Jean Cocteau).

Dans tous ces divertissements, l'accident reste – accidentel. Il fallait bien imaginer l'accident délibéré, le ragtime des queues-de-poisson, la polka des catastrophes : le jeu des *Stock-Cars*. Comme si cette civilisation basée sur le confort prenait un plaisir pervers à voir bafouer et démolir les symboles du confort.

Les figures du massacre ne sont pas gratuites. Ici, il s'agit de reconstituer en trois coups la forme du morceau de steak appelé T-bone, en forme de T. Troisième voiture, troisième branche du T. Voilà... La cérémonie est finie, les entrailles des victimes dévoilent un chiffre et les enfants apprennent que les voitures meurent aussi.

Voici l'envers de la violence, le résidu de la puissance, les oubliettes du confort. Les civilisations qui élèvent le plus orgueilleusement leurs cités composent en même temps leurs doubles souterrains, un puits pour chaque tour, un égout pour chaque palais, pour chaque ville de lumière une ville d'ordures, avec ses colosses et ses pyramides. Une race

On nous dit que c'est une princesse italienne. Nous ne saurons jamais exactement ce qu'elle faisait là à flairer les décombres. Pour y chercher des souvenirs peut-être...

Nous ne saurons jamais exactement ce qu'elle faisait là. Nous ne saurons jamais rien non plus de ces voitures noyées.

### **Voix off (homme 2)**

À l'aube, sur les bords du Mississipi, à la Nouvelle Orléans, tandis que la brume se dissipe, des personnages attendent le bateau du Roi Nègre qui va ouvrir le Carnaval des Noirs.

[commentaire original : fin de la 4<sup>ème</sup> partie B]

d'ombres parcourt ces ombres de villes. On nous dit que celle-ci est une princesse, une femme riche que la destruction fascine et qui suit les bulldozers comme les dauphins les navires, à la recherche d'une mystérieuse nourriture.

Nous ne saurons jamais exactement ce qu'elle faisait là – pas plus que nous ne saurons pourquoi ces voitures noyées. Jean Cocteau suggère que ce sont des cygnes changés en voitures. Ce monde des ruines et des cimetières aurait donc ses fantômes. C'est lui qui survivrait dans ces métamorphoses du Carnaval, la plus étrange étant celle des Noirs du Mississipi qui, pour être invisibles, se peignent le visage et se déguisent en nègres.

*The Boat She's a comin' on dis Tuesday morn*

*And I been awaitin' since I wuz born*

*For such a mornin' and lissin' for his horn*

*The Boat She' asteamin' and comin' t'ward de Land*

*De Captain's alandin' widda big brassy band*

*He's King of de Zulus He's gonna take me in band*

*Dis ain't no day for cryin' You can't be in a rut*

*Ask de King to give you some*

- Golden Cocoanuts

(Version établie avec le concours de June Richmond)

*It's Mardi-Gras in New Orleans*

*Folks are jumpin' like jumpin' beans*

*Chicks are sportin' hats Western style*

*It's a great day for every Lawd's chile*

*Looka dat guy widda brand new flag*

*Dreamin' he's a sojer as he starts to brag*

*He stole a treasure as a buccanneer*

*And now he's wilder than a rodeo steer*

*Looka dis boy with his handkerchief*

[commentaire original : 5<sup>ème</sup> partie A]

[chanson en anglais de Chris Marker et June Richmond (cf. 1<sup>er</sup> commentaire ci-contre)]

### **Voix off (homme 1)**

Dans le quartier voisin, c'est le Carnaval des Blancs. Nous avons vu des Noirs maquillés en noir, voici des femmes habillées en femmes nues.

Mais si les corps sont revêtus de faux corps en plastiques, ce sont les âmes qui sont nues.

Nous sommes loin de nos Mi-Carêmes fatiguées où l'on se déguise par habitude et un peu au hasard.

Ici, le carnaval n'a rien perdu de sa violence : le travesti est un aveu, le masque une confiance.

Toute la journée, le carnaval a déroulé sa lamentation obscène. Dans quelques heures commence le Mercredi des Cendres. Il faut que tout soit rentré dans l'ordre au coucher du soleil. C'est alors, à la tombée de la nuit, que les personnages les plus étranges ont commencé

*He's yellin' and holler'n like he wuz chief  
The man with the camera asks him to sing  
He said: Mister, take my pitcher with dat thing!  
Now he's a gal an' a cute one at that  
He's real frail not very fat  
But he's flittin' like de king of bees  
Jus' like dat man on de flyin' trapeze  
Sound de trumpet Play de drums  
Ans dis sleepy boy bigins to hum  
Bigins to dream in de strangest way  
Dat he's negro boy on a Carnival day  
Now some fellers wid small red caps  
Jus' freshly drawn by Mister Al Capp  
An' the zebra'd empress from Zanzibar  
Where will dis end?*

*- Behin these bars...*

Dans le quartier blanc, un carnaval parallèle se déroule. Nous avons vu les Noirs maquillés en noir, voici des femmes habillées en femmes nues.

Il n'est pas inutile d'en avertir la censure, ni les spectateurs qui pourraient s'imaginer que les Américaines modernes naissent avec une fermeture éclair incrustée dans la peau. Mais si les corps sont revêtus de faux corps en plastique, ce sont les âmes qui sont nues. Nous sommes loin de nos Mi-Carêmes fatiguées, où l'on se déguise par tradition et un peu au hasard. Ici, le carnaval n'a rien perdu de sa violence originelle : le travesti est un aveu, le masque une confiance. C'est le seul jour de l'année où l'on ne se déguise pas. Tout un peuple installé dans son Paradis crie que s'il avait le choix, il préférerait l'Enfer.

Toute la journée, le carnaval a déroulé sa lamentation obscène.

Des personnages lugubres gesticulent et crient de l'autre côté d'une vitre, en silence, comme les damnés. Les soirs de Mardi-gras ne sont pas

<p>d'apparaître.</p> <p>Dans la nuit, des adolescents attendent. Une attente qui débouche parfois sur le vol, le crime, comme s'ils avaient besoin, pour nourrir une part d'eux-mêmes, de la seule chose qu'ils n'ont pas connue : la punition.</p> <p>Au poste de police de Houston, identification d'un coupable. Six garçons sont soupçonnés d'avoir cambriolé un garage. Dans l'ombre, un témoin les observe et désignera le coupable...</p> <p>« Voilà ! C'est lui !... »</p> <p>Chaque nuit, des dizaines de gosses défilent ainsi, coupables de délits plus ou moins explicables, mais aussi d'actes de violence gratuits et démentiels.</p> <p>Aux yeux du credo américain, ils ont tous les vices : la paresse, la brutalité et, le pire de tous, la tristesse.</p> <p>Dans leur silence buté, ils crient à la face de leurs parents et de leurs éducateurs que tout n'est pas bien, que la vie n'est pas simple. Leurs gangs disent la nostalgie d'une communauté ; leur cruauté, la nostalgie d'un amour.</p> <p>Dans le vide qu'ils n'ont pas su combler, les hommes élèvent ces animaux dérisoires.</p> <p>Ceux qui sont trop durs pour être remis à leurs parents passent quelques temps dans les cellules d'une prison. Cela ne les touche guère. Ils ont la patience des pierres et leur indifférence.</p>	<p>gais. Dans quelques heures commence le Mercredi des Cendres. Dans la nuit, des adolescents attendent. Une attente qui débouche parfois sur le vol, sur le crime, comme s'ils avaient besoin, pour nourrir une part d'eux-mêmes, de la seule chose qu'ils n'ont pas encore connue : la punition.</p> <p><i>Show-up</i> au poste de police de Houston. Cérémonie d'identification d'un coupable.</p> <p>Tour à tour les visages, les démarches, les mains, les nuques se présentent à l'identification. Cela rappelle les jeux de la télévision. La victime cherche à reconstruire le portrait-robot de son agresseur dans sa mémoire et se perd dans ses glaces déformantes.</p> <p>« Voilà, c'est lui... »</p> <p>Chaque nuit, des adultes de plus en plus soucieux voient ainsi défiler des dizaines de gosses, coupables de délits plus ou moins explicables, mais aussi d'actes de violence gratuits, démentiels. Avec les lyncheurs du Sud, ils sont la mauvaise conscience de l'Amérique. Ils sont ses mauvaises pensées, qu'on voudrait rejeter, mais qui reviennent, et qui assiègent.</p> <p>Aux yeux du credo américain, ils ont tous les vices : la paresse, la brutalité et, le pire de tous – la tristesse. Dans leur silence buté, ils crient à la face de leurs parents et de leurs éducateurs que tout n'est pas bien, que la vie n'est pas simple, que le Reader's Digest n'a pas raison, que l'Amérique n'est pas bénie... Leurs gangs disent la nostalgie d'une communauté ; leur violence, d'une force : leur cruauté, d'un amour ; leur cynisme, d'une vérité. Dans le vide que les hommes n'ont pas su combler, ils élèvent ces animaux dérisoires.</p> <p>L'Amérique croit aux prophètes quand ils parlent le langage de la Bible. Mais le mutisme de ces petites têtes opaques, c'est peut-être désormais, au milieu du tintamarre de ceux qui parlent en son nom, le silence de Dieu et le seul langage qui lui reste pour prophétiser.</p> <p>Ceux qui sont trop durs pour être remis à leurs parents passent quelques</p>
--	--

Notre présence indiscreète **parmi eux ne semble pas les étonner, ni les irriter. Ils sont ailleurs... Ils sont sur une route.**

Comme tous les rêves, le rêve du prisonnier est éphémère. Il se dissipe avec les premières lueurs du jour et l'étrange cérémonial du repas servi aux enfants coupables.

L'Amérique croit aux prophètes quand ils parlent le langage de la Bible. Mais le mutisme de ces petites têtes opaques, c'est peut-être désormais, au milieu du tintamarre de ceux qui parlent en son nom, le silence de Dieu est le seul langage qui lui reste pour prophétiser. C'est ainsi que, **dans ce pays apparemment si heureux**, satisfait de penser que le paradis est sur la terre... nous avons senti parfois comme **une impatience d'être ailleurs, l'appel d'un monde invisible, d'une nouvelle Amérique à découvrir.**

**Cette Amérique des rêves, est-elle au bout du désert... ou au bout de la vie ?**

[commentaire original : fin de la 5<sup>ème</sup> partie A]

[commentaire original : 5<sup>ème</sup> partie B]

### **Voix off (homme 1)**

Infinis sont les chemins qui conduisent à Dieu et infinis les moyens d'invoquer son salut.

Les Holy Rollers sont chrétiens.

Les temples de cette secte sont ouverts à tous. Les fidèles ne sont pas des illuminés, mais des croyants qui veulent se purifier de leurs péchés et, par ce **pieux roulis**, chasser de leur âme le démon qui l'habite.

**Ailleurs, d'autres cultes s'allument.**

**Ce besoin de donner une forme physique à la ferveur qui anime les**

**temps dans les cellules des prisons. Cela ne les touche guère. Ils ont la patience des pierres et leur indifférence. Même la caméra que nous promenons parmi eux ne semble pas les étonner, ni les irriter. Ils sont ailleurs. Ils sont sur une route.**

Ainsi, l'Amérique rêve. Le prisonnier dans sa prison, le voyageur dans ses photos, le nègre dans son carnaval, la jeune fille dans ses projets, l'homme dans ses souvenirs.

**Dans ce pays apparemment si heureux** dans l'instant, s'élève sans cesse **une impatience d'être ailleurs, l'appel d'un monde invisible, d'une nouvelle Amérique à découvrir.**

**Cette Amérique des rêves, cette Jérusalem céleste, est-elle au bout du désert ?**

**– ou au bout de la vie ?**

Les Holy Rollers sont l'une des innombrables sectes dont l'encrier de Luther a éclaboussé l'Amérique. Le diable ici est au fond d'un cercueil, sous forme de miroir, et Dieu a l'oreille musicale. Le mardi soir, le vendredi soir et le dimanche toute la journée, les Holy Rollers se livrent à leur **pieux roulis**. Ailleurs, ce sont les Memnonites, qui refusent les bretelles, les Anabasites, qui adorent les chouettes. Ailleurs...

**Ailleurs, d'autres cultes s'allument. Ce besoin de donner une forme physique à la ferveur qui anime les Holy Rollers dans leurs danses, c'est**

Holy Rollers, c'est lui qui règle, sur toute l'Amérique, le ballet des lumières.

Nous l'avions senti dès nos premiers contacts avec le monde de la réclame : l'intérêt commercial est une excuse nécessaire pour créer de la beauté. Et la beauté elle-même est plus que le plaisir qu'elle donne : c'est une offrande aux dieux.

La nuit américaine, avec ses comètes et son zodiaque imaginaire, est pleine de ces offrandes.

Et nous roulons vers Las Vegas, parmi les grandes constellations colorées des cinémas et des maisons de jeux que notre vitesse met en mouvement comme une procession à notre rencontre.

**Voix off (homme 2)**

Las Vegas, ville la plus éclairée du monde, née en plein milieu de l'immense désert du Nevada, est la capitale du jeu et de la chance.

**Voix off (femme)**

La chance, le prisonnier dans sa prison, le petit garçon devant son *ice cream*, le nègre dans son carnaval, la jeune fille dans ses projets. La chance. Sa chance... Ce bien donné à chaque citoyen américain à sa naissance, que chacun promène à travers les chemins de la vie comme la garantie d'un bonheur toujours à portée de sa main, quoi qu'il arrive.

**Voix off (homme 2)**

Dans les salles de jeux de Las Vegas, où la loi permet de jouer de l'argent, 8 millions de personnes, chaque année, s'adressent directement à la Chance, dont le dollar est le signe et les machines à sous, les moulins à prière.

lui qui règle sur toute l'Amérique le ballet des lumières, la litanie des reflets. Ces autels en plein air ont toujours un alibi : signalisation routière, parking, marquises... Mais nous l'avions deviné dès nos premiers contacts avec le monde de la réclame : l'intérêt commercial est une excuse nécessaire pour créer de la beauté. Et la beauté elle-même est plus que le plaisir qu'elle donne : c'est une offrande aux dieux. La nuit américaine, avec ses comètes et son Zodiaque imaginaire, est pleine de ces offrandes. Et nous roulons vers Las Vegas parmi les grandes constellations colorées des cinémas et des maisons de jeux que notre vitesse met en mouvement, comme une procession à notre rencontre.

L'Amérique rêve... C'est tellement simple. Il suffit de ne pas la croire, de ne pas croire ses ennemis, de ne pas la suivre dans ce labyrinthe de bons sentiments et de mauvaises pensées où elle s'embrouille, et de découvrir que ses rêves, ses élans, ses pensées, son imagination, tout ce qu'on lui refuse lorsqu'elle pense et qu'elle imagine, est là, autour de nous, comme des larmes congelées en diamant. Il y a une variété rêveuse de l'air conditionné, de la machine à laver, du billard électrique, de la mort.

Dans les salles de jeux de Las Vegas, où la loi permet de jouer de l'argent, des hommes et des femmes s'acharnent sur les machines à sous en forme de bandits masqués. Ils s'en moquent bien, de l'argent. L'argent, ils y pensent partout ailleurs, au bureau, dans la rue, sur l'oreiller jumeau. Mais ici, dans la capitale du jeu, ils ont des préoccupations plus hautes. Ils s'adressent directement à la Chance, dont l'argent n'est que le signe, et leurs machines à sous sont des moulins à prières.

<p><b>Voix off (homme 1)</b>  San Francisco, Louisiane, Texas ! Amérique, si je ne me suis pas perdu dans tes labyrinthes, c'est que je n'ai pas cherché à comprendre ni à déduire, ni à expliquer. C'est que, si je puis dire, je t'ai aimé tout simplement.</p> <p>New York, qu'on accuse d'être une ville sans coeur et sans passé, dans tes reflets, j'ai découvert tes trésors et tes cathédrales.</p> <p><b>Voix off (homme 2)</b>  New York, 18 novembre. Nous quittons l'Amérique, celle que nous avons vue. Car il y a autant d'Amérique que ceux qui la regardent. Chacun y fait sa découverte et, remarquez-le bien, ne la fait que pour soi. Et nous sommes tous prêts à considérer cette ville et ce pays comme un magasin immense, dont la devise serait, comme nous l'avons lu à la devanture d'un vrai magasin : « Si vous ne savez pas ce que vous voulez, entrez, nous l'avons ! »  Mais il serait trop simple d'enfermer l'Amérique dans son étrangeté. Ce mode de vivre, si souvent critiqué, mais si souvent imité, c'est l'art d'assujettir au pouvoir de l'homme ce qu'il avait cru être sa fatalité. C'est peut-être celui de toute l'Europe dans vingt ans. Et si ce doit être le nôtre, peut-être valait-il la peine de le bien considérer.  [commentaire original : fin de la 5<sup>ème</sup> partie B]</p>	<p>L'Amérique rêve. Tout ce que vous avez vu dans ce film, c'est du rêve. Du bon rêve américain, lavable, incassable et garanti un an. Cette Amérique qu'on accuse d'être vaine et satisfaite, elle nous avoue qu'elle préfère son reflet dans un miroir. C'est là qu'elle cache ses trésors, ses cathédrales, et des maisons qui ont le coeur à droite.</p> <p>New York, le 18 novembre. Nous quittons l'Amérique par les sous-sols, comme Zig et Puce, comme les Samouraïs du Soleil pourpre, comme les bandits des Mystères de New York. À 40 ans de distance, New York a toujours ses mystères. Rockefeller Center n'a rien perdu de son charme, ni Central Park de son éclat. Et nous sommes tout prêts à regarder cette ville et ce pays comme un immense magasin de jouets, dont la devise serait, comme nous l'avons lu à la devanture d'un vrai magasin : « Si vous ne savez pas ce que vous voulez, entrez, nous l'avons... »  Mais il serait trop simple d'enfermer l'Amérique dans son étrangeté. Ce genre de vie, qui est le plus décrié du monde et le plus imité, c'est peut-être celui de toute l'Europe dans vingt ans. Et si l'Amérique rêve, et si ce rêve demain doit être le nôtre, peut-être valait-il la peine de le bien considérer, avant de nous endormir.</p>
--	--